

RUBY

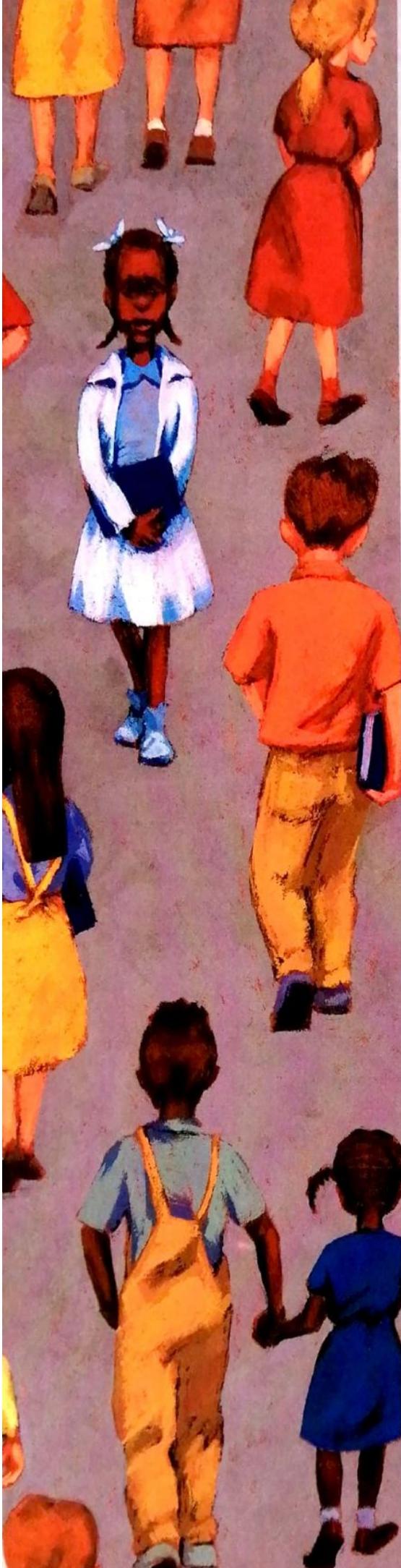
TÊTE HAUTE

Irène Cohen-Janca

Marc Daniau

LES ÉDITIONS DES ÉLÉPHANTS

AMNESTY
INTERNATIONAL 



Dans la Louisiane des années 1960, Blancs et Noirs ne se mélangent pas. Ruby ne peut pas aller à l'école près de chez elle, réservée aux Blancs : elle doit se rendre dans une autre école, bien plus loin de sa maison. Mais l'année de ses six ans, tout va changer.

« Cette histoire vraie souligne avec force que la lutte contre les discriminations est un combat de tous les jours. Un impératif au cœur de la mission d'Amnesty International. »

Amnesty International

15 €

ISBN : 978-2-37273-032-7



DIFFUSION : HARMONIA MUNDI

RUBY tête haute

Texte de IRÈNE COHEN-JANCA
Illustrations de MARC DANIAU

LES ÉDITIONS DES ÉLÉPHANTS

Cette histoire est née d'une rencontre entre l'auteure, Irène Cohen-Janca, et un tableau : The Problem We All Live With, de Norman Rockwell, ici réinterprété par Marc Daniau. L'Éditeur remercie chaleureusement les ayants droits de Norman Rockwell pour l'avoir autorisé à s'inspirer du tableau original de Norman Rockwell dans cet album.

Ce matin-là, quand nous sommes entrés en classe, le tableau était déjà posé sur le chevalet, près du bureau.

Tous les jeudis matin, la maîtresse nous montre la reproduction d'un tableau et nous demande ce qu'on ressent en le regardant.

Louise a aussitôt levé le doigt :

– C'est une petite fille qui a des parents riches et célèbres, et qui va à l'école. Ses parents ont peur qu'elle soit kidnappée, alors elle est protégée par des policiers!

Zoran s'est moqué d'elle :

– Toi, il faudrait payer pour qu'on t'enlève!

– Non, à mon avis, elle a fait une bêtise et ils l'emmènent en prison, a dit Nadia.

– N'importe quoi! a crié Enzo. Elle est trop petite pour aller en prison!

Lucien avait une autre idée :

– Elle ne veut pas aller à l'école, alors la directrice a envoyé des policiers pour l'y obliger.

On a tous éclaté de rire parce qu'on sait que Lucien déteste l'école et préfère trainer dans la rue. La maîtresse a réclamé le calme. Puis elle s'est tournée vers moi :

– Et toi, Nora, ce tableau ne t'inspire rien?

– Si, madame, mais je n'arrive pas à le dire.

Elle n'a pas insisté. Elle a déclaré que c'était fini pour aujourd'hui.

Toute la journée, je n'ai cessé de penser à la petite fille du tableau. J'étais sûre que les adultes qui l'entouraient étaient là pour la protéger d'un danger.

Je crois même que la nuit j'ai rêvé d'elle. Je la rejoignais, lui prenais la main et marchais avec elle au milieu des quatre grands policiers. Je portais une robe blanche comme elle et nous regardions droit devant nous. Dans mon rêve, il y avait beaucoup de bruit, comme si des gens en colère criaient.

Nous ne nous parlions pas, mais nos cœurs battaient à l'unisson.

Le lendemain, la maîtresse nous a dit :

– Aujourd'hui, je vais vous raconter l'histoire de Ruby Bridges, la petite fille du tableau, comme elle l'a elle-même racontée de nombreuses fois.

Nous avons légèrement fermé nos yeux et largement ouvert nos oreilles pour mieux écouter.

Et dans le grand silence qui régnait sur la classe, la maîtresse a commencé...



Je m'appelle Ruby Bridges et je suis née en Louisiane, un État du sud de l'Amérique. Autrefois, la Louisiane était un pays étrange, avec des marais fantastiques remplis d'alligators, des marécages où poussaient des cyprès géants aux longues racines plongeant dans l'eau, des grandes forêts sombres où semblaient pendre aux branches des arbres de longues chevelures grises. Beaucoup de marais ont été asséchés, des villes ont été construites, mais il reste encore de vastes forêts, des marais peuplés d'alligators, des arbres enveloppés de voiles de mousse, des grandes fleurs tropicales, des millions d'oiseaux qui traversent le ciel, et le grand fleuve Mississippi qui coule, puissant et terrible, sans faire plus de bruit qu'un petit ruisseau.

La Louisiane, c'est aussi le pays où longtemps les Blancs ont refusé d'habiter dans les mêmes quartiers que les Noirs, de manger dans les mêmes restaurants, de dormir dans les mêmes hôtels, d'envoyer leurs enfants dans les mêmes écoles. Ce refus s'appelle la ségrégation.

Et il a fallu beaucoup de temps et de peine avant que cela commence à changer. Le président des États-Unis et les lois disaient bien qu'il fallait que la ségrégation cesse, mais beaucoup de Blancs refusaient de vivre avec des Noirs.

Alors a commencé une drôle de bataille.
Et moi, à ma manière, j'y ai participé.
C'était en 1960 et j'avais six ans.



Je vivais alors heureuse avec mes parents, mes frères et sœurs, mes amis. C'était comme un monde à part, nous étions tous noirs et je trouvais normal de vivre ainsi. Même si l'école où j'allais était très éloignée de la maison, alors que, tout près de chez nous, il y avait l'école William Frantz. Mais seuls les enfants blancs avaient le droit d'y entrer.

Quand je suis née, mes parents habitaient avec mes grands-parents paternels, qui étaient métayers. Les métayers ne possèdent pas de terres, ils travaillent pour des propriétaires.

La vie était alors très difficile. Il arrivait que ma mère porte jusqu'à quarante kilos de coton sur son dos.

Quand j'ai eu quatre ans, nous sommes allés nous installer dans la grande ville de La Nouvelle-Orléans pour chercher une vie meilleure.

Mon père était employé dans une station-service et ma mère faisait des ménages la nuit dans des hôtels de la ville.

Parfois elle exerçait des métiers bizarres. Elle nous racontait en riant comment elle avait fabriqué des cercueils dans une usine et comment, pendant leur pause du midi, elle et les autres ouvrières faisaient une petite sieste dans un cercueil.



Nous avons peu d'argent mais beaucoup de joies.

Ma mère nous préparait d'énormes petits-déjeuners avec du gruau d'avoine, des œufs, du bacon et de délicieux gâteaux. Elle nous régalaient de pudding à la banane, de riz au poisson-chat et de tant de bonnes choses encore qui embaumaient toute la maison. L'après-midi, après l'école, je jouais avec mes amies aux osselets, à la corde à sauter ou à grimper à l'arbre géant près de la maison.

L'été, nous allions tous chez les parents de ma mère qui tenaient une ferme d'élevage. Avec mes frères et sœurs, mes nombreux cousins, nous formions une véritable petite bande. Grand-mère ne nous laissait pas le temps de flâner ni de nous ennuyer. Il fallait récolter les légumes, préparer des conserves, et le soir nous nous couchions épuisés.

Mais ces vacances-là restent comme l'un des plus beaux souvenirs de ma vie.

Et puis tout a basculé...

Comme une petite feuille tombée de l'arbre en automne, le grand vent de l'Histoire m'a soulevée, emportée et jetée dans un incroyable tourbillon.



Un jour de l'été 1960, des gens sont venus frapper à notre porte. Depuis des années, ils se battaient pour l'égalité des droits entre les Noirs et les Blancs. Ils ont expliqué à mes parents que les enfants noirs avaient le droit d'entrer dans des écoles de Blancs, à condition de réussir un examen de passage. Mon père a refusé, car il ne croyait pas que l'égalité puisse un jour exister. Il a dit :
– Quand j'ai fait la guerre de Corée, le jour, j'étais en première ligne avec tous les soldats mais, la nuit, les soldats blancs et les soldats noirs ne dormaient pas au même endroit. Ce sera pareil pour l'école. Jamais il n'y aura de mélange. Ma mère, elle, pensait qu'il fallait se battre pour qu'aujourd'hui j'aie une meilleure éducation et que demain tous les enfants noirs puissent aussi avoir une meilleure éducation. Elle a réussi à convaincre mon père. C'était un examen très difficile. Et je l'ai réussi.

Ce dimanche-là, nous sommes allés à l'église comme tous les dimanches, mais nous avons prié plus longtemps et plus intensément encore pour avoir du courage et de la force. Moi je ne comprenais pas pourquoi il fallait du courage et de la force pour aller dans une nouvelle école.

Nous étions cent trente enfants à passer l'examen, et six ont été retenus. Six filles. Les parents de l'une, au dernier moment, ont renoncé à la faire changer d'école. Quatre filles devaient aller à l'école McDonogh. Et moi à l'école William Frantz. Seule.

En réalité, j'étais assez triste. Ce n'était pas une bonne nouvelle de quitter mes amis, ma maîtresse, ma vieille école. Et puis ma mère ne m'a pas dit ce qui m'attendait vraiment... Elle m'a juste recommandé de bien me tenir, d'obéir. Et, pour me consoler un peu, elle a ajouté que je ferais « honneur à notre peuple ».



Le 13 novembre 1960, jour de la rentrée, je me suis levée de bonne heure pour me préparer. J'ai mis ma plus belle robe, ma mère a soigneusement natté mes cheveux avec un joli ruban.

Soudain on a sonné à la porte. Quatre officiers de police se tenaient sur le seuil. Ils nous ont annoncé qu'ils venaient nous accompagner à l'école William Frantz et nous protéger.

Sans poser de questions, nous sommes montées, ma mère et moi, dans leur grosse voiture noire.

En quelques minutes, nous étions arrivés, et un étrange spectacle nous attendait. Juste en face de l'école, plein de gens, rassemblés sur le trottoir, tenaient des pancartes et hurlaient.

J'ai cru que c'était Mardi gras. Il y avait du vacarme comme un jour de carnaval, avec le bruit des sirènes, des motos, des cris.

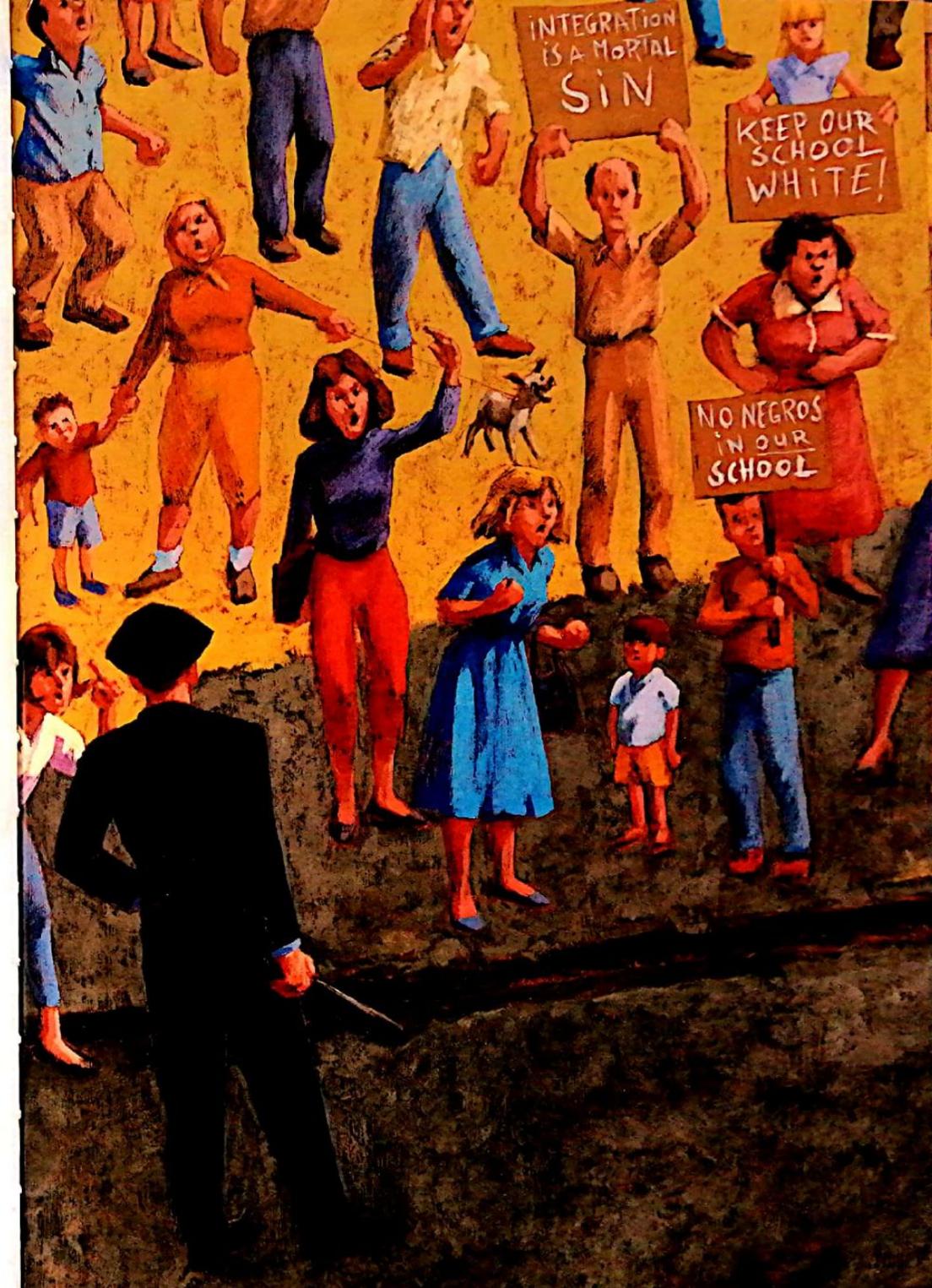
Les dames portaient des pantalons serrés et brillants comme ceux des toréadors, des jupes colorées, des manteaux de fourrure. Leurs cheveux étaient coiffés en belles boucles, mais sur leurs visages aucun sourire ne fleurissait.

Entourée par les quatre grands officiers, j'essayais de ne pas regarder tous ces gens, mais j'entendais leurs cris, leurs piétinements et le bruit des objets qu'ils jetaient par terre.

Je tenais la main de maman en la serrant de toutes mes forces. Nous avons gravi quelques marches et pénétré dans l'école.

L'école William Frantz était bien plus grande et bien plus belle que mon ancienne école.

Mais j'étais la seule enfant noire.



Le premier jour, nous l'avons passé, ma mère et moi, dans un bureau, à attendre. Une grande horloge était accrochée au mur. Toute la journée, des parents en colère sont venus et repartis aussitôt avec leurs enfants.

À trois heures, on nous a dit de partir. Dehors, la foule était encore plus grande, il y avait même des journalistes de la radio et de la télévision. Des barricades étaient dressées, des gens agitaient des drapeaux, et des enfants chantaient des petites comptines :

*Two, four, six, eight, we don't want to integrate
Eight, six, four, two, we don't want a chigeroo*

Une grosse femme avec de grandes boucles d'oreilles portait un petit cercueil avec un baigneur noir dedans. Et cela m'a fait plus peur que tout le reste. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait. En fin d'après-midi, en bas de la maison, avec ma meilleure amie, nous avons joué et chanté la petite comptine :

*Two, four, six, eight, we don't want to integrate
Eight, six, four, two, we don't want a chigeroo*

On aimait bien la petite musique mais on ne comprenait pas vraiment les paroles.

Le lendemain, quand je suis arrivée devant l'école avec les policiers, la foule était encore plus grande, de grosses femmes au visage haineux criaient qu'elles voulaient m'empoisonner.

J'essayais de ne pas entendre, de regarder droit devant moi et d'avancer.

Quand je suis entrée dans l'école, il n'y avait aucun enfant.

Mais en haut des marches il y avait une femme blanche, souriante, qui m'attendait.



Elle m'a prise par la main et emmenée au deuxième étage.
Elle a ouvert la porte d'une classe et m'a dit d'entrer et de m'installer.
La classe était vide. Il y avait des rangées de bureaux, des chaises, un tableau, mais aucun enfant.
Nous étions seules, elle et moi.
Elle, c'était madame Barbara Henry, ma nouvelle maîtresse, celle qui avait accepté de me faire la classe.
Tout de suite, j'ai aimé madame Henry.
Apprendre avec elle était un jeu. J'ai appris à bien lire et bien écrire. J'ai découvert les mathématiques, l'histoire, la géographie.
Elle me disait que j'étais une bonne élève, me félicitait d'affronter la foule avec calme et courage.

Je sais que des parents blancs ont essayé d'amener leurs enfants à l'école. Mais c'était dangereux et il n'y avait pas de policiers pour les protéger.
Sous les cris et les menaces de la foule, quelques enfants entraient vite dans l'école et rejoignaient une classe très éloignée de la mienne.

Un jour, j'ai vu une petite fille blanche entrer dans l'école.
Elle m'a fait un signe de la main. Comme pour me dire que si aujourd'hui on ne pouvait pas jouer ensemble, demain sûrement ce serait possible.
Nous aurions pu devenir amies tout de suite.
J'aurais pu, avec elle, comme avec les petites amies de mon quartier, jouer aux osselets, à la corde.
Mais elle n'est pas venue dans ma classe.
Je restais seule avec madame Henry.
J'étais heureuse avec madame Henry, mais j'avais tellement envie que tous les autres enfants reviennent à l'école.
La classe était si vide.



Pendant ces quelques semaines où les quatre autres filles qui avaient réussi l'examen de passage étaient entrées à l'école McDonogh comme moi à l'école William Frantz, la colère a grondé dans toute la ville. Des émeutes naissaient un peu partout, des incendies étaient allumés dans les quartiers noirs pour nous faire peur.

Mes grands-parents ont perdu les terres qu'on leur louait.
Mon père a été renvoyé de son travail.

Et puis je ne voulais plus manger, alors un psychiatre est venu à la maison. Il me parlait beaucoup et me faisait dessiner l'école William Frantz, mes grands-parents, tout ce qui me passait par la tête...

Il disait que c'était parce qu'une femme avait menacé de m'empoisonner que je ne mangeais plus. Peut-être. Mais moi je savais que c'était surtout parce que j'en avais assez de manger toute seule dans la classe le repas préparé par maman.

J'aurais tellement voulu manger avec d'autres enfants.
J'aurais tellement voulu que tous les enfants reviennent.

Parfois, la nuit, de terribles cauchemars me réveillaient.

Alors je courais me réfugier près de ma mère.

Elle me consolait, me raccompagnait jusqu'à mon lit, me disait :

– Prie, Ruby, et les cauchemars s'en iront.

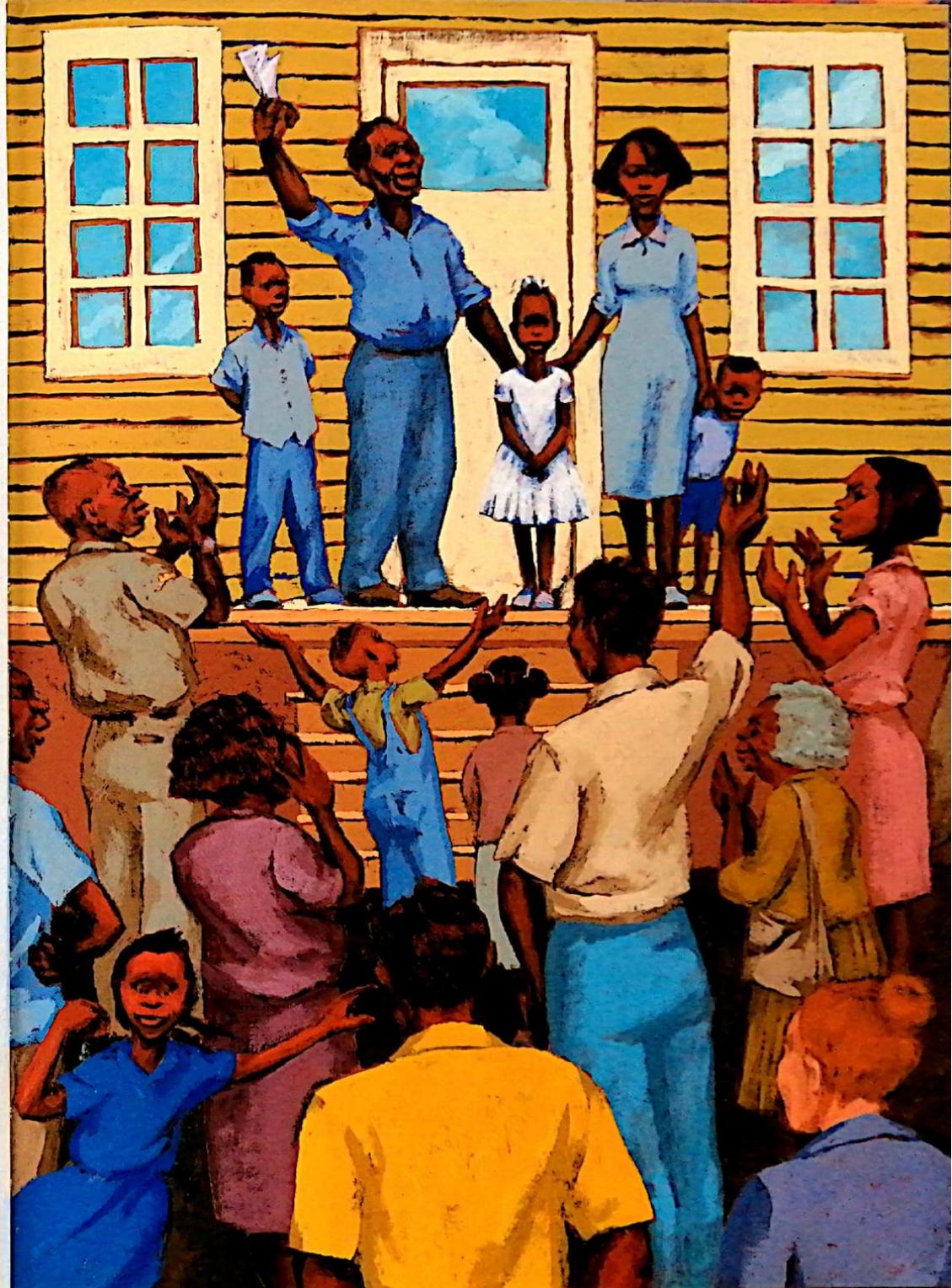
Alors je priais de toutes mes forces, et l'ange du sommeil m'emportait dans ses bras.



Tous nos voisins de la rue France, notre quartier, nous ont aidés. Sans cesse, ils venaient voir si tout allait bien, ils surveillaient notre maison pour qu'on ne nous fasse pas de mal. L'un d'eux a même offert du travail à mon père dans son entreprise de peinture. C'était un combat difficile mais nous n'étions pas seuls au monde.

Nous recevions des messages de soutien de toute l'Amérique. On nous envoyait des cadeaux, de l'argent, des lettres. Et, dans ces lettres, il y en a une qui a fait pleurer maman de joie. C'était une lettre de madame Eisenhower, la femme de l'ancien président des États-Unis. Mon père disait que lui et moi nous avons reçu la récompense donnée aux combattants. Pour lui, c'était la médaille militaire, un petit cœur violet, décernée aux soldats pendant la guerre de Corée. Pour moi, c'était la lettre de madame Eisenhower.

Je sais aussi qu'un grand écrivain, John Steinbeck, se trouvait là un jour où la foule était déchaînée. Il a écrit dans un livre que les femmes ressemblaient à de méchantes sorcières, que ces gens étaient mauvais et moi très courageuse.



La violence de la foule n'a jamais fait naître en moi la colère et la rage. Je passais au milieu d'elle sans dire un mot. Un jour pourtant, je me suis arrêtée face à tous ces gens qui hurlaient, grondaient, grimaçaient comme des démons. Quand je suis arrivée dans la classe, madame Henry m'a demandé :
- Ruby, qu'est-ce que tu disais aux gens tout à l'heure ?
- Rien, madame.
- Mais si, j'ai vu tes lèvres qui bougeaient.
- Je ne leur parlais pas. Je priais pour eux, pour que leur cœur devienne meilleur et qu'ils comprennent mieux ce qu'ils font.
Madame Henry m'a souri, et son sourire s'est glissé dans un coin de ma tête pour ne plus jamais en sortir.

Quand je suis devenue grande et que je ressentais parfois le découragement m'envahir, j'appelais ce sourire, et le courage revenait.

Peu à peu, il y a eu moins de monde devant l'école. La foule devenait plus petite. À la fin de l'année, beaucoup d'autres enfants sont revenus à l'école. Mais l'école était très grande et leurs classes étaient loin de la mienne. Et je restais seule avec madame Henry. Parfois j'entendais leurs rires, leurs cris et cela me faisait un peu de peine.

Un jour enfin, j'ai eu l'autorisation d'aller les rejoindre dans la cour, pendant la récréation.

Ils étaient tous assis en rond. Je me suis approchée d'un petit garçon et lui ai demandé si je pouvais jouer avec lui.

Il m'a répondu :

- Non, ma mère m'a interdit de jouer avec toi parce que tu es noire.



Alors, tout d'un coup, il y a eu dans ma tête comme un bruit de tonnerre. J'ai réalisé que tous les événements de l'année écoulée n'avaient qu'une raison : j'étais noire. Le problème, c'était moi. Jusque-là, je n'avais pas vraiment compris pourquoi ces gens étaient en colère quand j'allais à l'école. Je ramassais auprès des adultes quelques petits morceaux d'explication, mais rien n'était vraiment clair pour la petite fille de six ans que j'étais.

L'année suivante, quand je suis allée en classe élémentaire, aucun officier de police ne m'accompagnait.

Devant l'école, aucune foule n'était rassemblée.

Quand je suis entrée dans le hall, il y avait beaucoup d'enfants, beaucoup de Blancs et même, je n'en croyais pas mes yeux, des enfants noirs.

Un autre professeur nous attendait dans la classe.

J'ai demandé :

- Où est madame Henry ?

J'avais envie de m'enfuir et de crier à chaque étage, dans chaque couloir, devant chaque porte : « Où est madame Henry ? »

Mais personne ne m'a répondu. Personne ne m'a expliqué pourquoi elle n'était plus là, pourquoi elle n'était plus ma maîtresse.

Et mon cœur était brisé.



J'avais perdu mon professeur et mon amie.
Dans ma nouvelle classe, personne ne parlait de ce qui s'était passé l'année précédente.
On aurait dit que rien n'avait eu lieu.
À la maison, plus personne ne venait ni n'envoyait de cadeaux.
Ma nouvelle maîtresse ne m'aimait pas beaucoup, je crois.
Elle se moquait de mon accent.

C'est vrai, personne ne prononçait les mots comme moi. Ni les enfants blancs ni les enfants noirs.
J'avais un accent bizarre : l'accent de Boston.
L'accent de madame Henry qui venait de Boston, une autre grande ville des États-Unis.
L'accent que j'avais attrapé auprès d'elle.
Alors, cette année-là encore, j'étais différente des autres.
Pendant des mois, j'ai essayé de prononcer les mots comme eux.
Mais je n'y suis pas arrivée.
Je restais différente.
Je fréquentais l'école William Frantz, mais la longue et incroyable aventure qui m'avait permis d'y entrer m'avait transformée pour toujours.



La maîtresse a conclu :

- Voilà l'histoire de Ruby Bridges. Après l'école Frantz, elle a fait de belles études puis, durant toute sa vie, elle a continué à lutter pour que les enfants noirs aient les mêmes chances que les enfants blancs.

À la fin de l'histoire de Ruby, nous sommes restés longtemps silencieux.

Je crois que tous, nous pensions un peu la même chose : dans notre classe, il y a des enfants venus des quatre coins du monde, peaux blanches, jaunes et noires. Nous jouons ensemble, nous sommes amis, parfois ennemis.

Tout ça change au fil des jours, mais personne ne peut plus dire à cause de la couleur de sa peau : « Le problème, c'est moi. »

Cela nous paraissait simple, mais maintenant nous savons que, comme pour Ruby il y a longtemps, ce n'est pas toujours aussi simple.

Cette nuit, j'ai encore rêvé de Ruby Bridges.

J'entrais dans le tableau et je la rejoignais.

Mais les officiers de police avaient disparu. Et, avec eux, le triste mur gris, craquelé, couvert de mots de haine et d'éclaboussures rouges.

Comme Ruby, je tenais dans ma main un livre à la couverture bleue étoilée.

Autour de nous, s'élançaient de grands arbres.

Au-dessus de nous, des oiseaux tournoyaient dans le ciel clair.

Nous marchions du même pas sans nous regarder ni nous parler.

Sur le sol, il n'y avait plus de ligne à franchir.

Nous avançons du même pas.

Et nos cœurs battaient à l'unisson.



Autour de cette histoire

La ségrégation aux États-Unis

En 1876, entrent en vigueur aux États-Unis les lois ségrégationnistes, qui imposent aux Noirs de vivre à l'écart des Blancs. Dans tous les lieux publics, les bus, les trains, les restaurants, les hôtels, les hôpitaux ou les écoles, les Noirs ont des sections réservées. Le mélange entre les deux populations, blanche et noire, est inimaginable.

Dans les années 1950, les choses évoluent. Grâce au Mouvement des droits civiques, porté notamment par le pasteur Martin Luther King, des marches, des boycotts, des *sit-in* s'organisent pour obtenir, par la non-violence, l'abolition de la ségrégation et une véritable égalité de droits.

En novembre 1960, la Cour suprême des États-Unis impose la fin de la ségrégation dans les écoles. Le 28 août 1963, Martin Luther King prononce à Washington son célèbre discours : *I Have a Dream*. Il y appelle ses compatriotes à oublier le temps de la haine et à vivre sans racisme. Il y prône un monde libre et juste, où les Noirs et les Blancs pourront coexister, où chaque individu sera respecté.

En 1964 enfin, le *Civil Rights Act* déclare illégale toute discrimination reposant sur la race, la couleur, la religion, le sexe ou l'origine nationale. Mais le changement des mentalités est long et, aujourd'hui encore, des traces de la ségrégation et des inégalités subsistent.

Le tableau de Norman Rockwell

Norman Rockwell (1894-1978), par ses peintures extrêmement réalistes, rend compte de l'Amérique de son époque. Il est notamment célèbre pour avoir illustré de 1916 à 1963 les couvertures du magazine *Saturday Evening Post*.

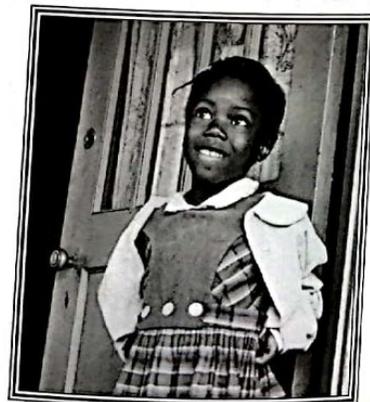
À la fin des années 1960, il travaille pour la revue *Look* et réalise des illustrations directement liées à l'actualité politique. C'est alors qu'il représente, en 1963, la petite Ruby sur le chemin de sa nouvelle école, escortée par quatre agents fédéraux, dans une peinture intitulée *The Problem We All Live With*.

Et maintenant ?

L'histoire de Ruby Bridges est commémorée le 14 novembre aux États-Unis.

La Ruby Bridges Foundation est créée en 1999 pour promouvoir les « valeurs de tolérance, de respect et d'appréciation des différences ». La volonté de Ruby Bridges est de parvenir à une intégration complète, afin que tous les enfants puissent bénéficier de la même éducation, et ce quelle que soit leur couleur de peau.

En 2011, à la demande du président Obama, la peinture de Norman Rockwell est exposée plusieurs mois à la Maison-Blanche. Elle est le symbole d'une histoire qu'il est nécessaire de ne pas oublier.



Ruby Bridges © Bettmann/Getty Images